

TENT CITY

Tuyết-Nga Nguyễn



M.E.O.

contes et interludes

Tuyết-Nga Nguyễn

TENT CITY

Contes & Interludes



M.E.O.

À Saïgon
À mes enfants et petits-enfants

All sorrows can be borne if you put them into a story.

Karen Blixen

AVANT-PROPOS

En vietnamien, Vietnam s'écrit Viêt-Nam, Viêt pour le peuple Viêt et Nam, qui ici signifie « le sud », désignant la situation géographique du pays par rapport à la Chine, son immense voisine dont le nom en chinois signifie d'ailleurs Pays du Milieu. Le Viêt-Nam (VN) l'appelle ainsi Trung-Quốc, Trung pour milieu et Quốc pour pays. Les Vietnamiens l'appellent simplement Tàu, en référence aux bateaux utilisés par les premiers Chinois pour entrer dans le pays, qui portaient ce nom.

L'histoire du VN est marquée par deux colonisations: la chinoise, qui débuta en 111 av. J.-C. et durera mille ans, et la française, qui débuta vers le milieu du 19^e siècle et durera cent ans, jusqu'à la fin de la guerre d'Indochine sur la défaite française à Điện-Biên-Phủ, en mai 1954.

Elle est ensuite marquée par la guerre opposant les deux moitiés Nord/Sud du pays dans le cadre de la guerre froide, le Nord étant soutenu par le bloc de l'Est et le Sud par le bloc de l'Ouest. C'était la guerre du VN, qui se termina le 30 avril 1975 sur la victoire du Nord, et qui aura duré vingt ans.

Je suis née dans le Nord pendant la guerre d'Indochine et j'ai grandi dans le Sud pendant la guerre du VN. Avant de venir en Belgique poursuivre mes études, j'ignorais ce que vivre dans un

pays en paix voulait dire. Un pays sans militaires aux coins des rues, sans avions de chasse dans le ciel, sans hélicoptères transportant des renforts au front ou en ramenant des corps dans des ponchos fermés. Un pays sans attentats, sans couvre-feu, où l'on ne se réveille pas le matin en comptant les morts pendant la nuit. Je parle du Sud, bien entendu, car j'avais quitté le Nord trop jeune pour en garder le moindre souvenir.

Le VN ne connaît plus la guerre depuis cinquante ans, mais je suis toujours en Belgique, la faute aux circonstances.

Je ne suis pas retournée vivre au VN, mais j'y suis quand même. C'est le miracle de l'écriture.

Le VN est en effet présent dans tous mes livres, des romans, sept à ce jour. Il est présent dans celui-ci à travers des contes et des extraits de poèmes ou de chansons vietnamiens.

Les contes sont ceux que j'ai entendus ou lus, ou que j'ai inventés pour les besoins de la cause, tel celui que j'ai raconté à des enfants vietnamiens dans un camp de réfugiés en Floride, et que j'aurai l'occasion de raconter aux enfants de Bujumbura, la capitale du Burundi, où j'ai vécu pendant quelques années.

Les poèmes et chansons, que j'ai traduits en privilégiant leur âme et leur musicalité, s'intercalent entre les contes comme autant d'interludes. Qu'en dire, sinon qu'ils sont imprégnés de mélancolie, parfois de folie, à l'image de l'époque où ils avaient été composés, lorsque les guerres n'en finissaient pas et que l'on enterrait à tour de bras et pleurait des seaux, ou lorsque la paix tue aussi mais en silence, sans faire de bruit : disparitions sans laisser de traces, morts attribuées par la police aux suicides, aux chutes d'un balcon, aux arrêts cardiaques.

La littérature est l'âme d'un peuple.

Écoutons Chê Lan Viê (1920-1989):

Plus tard quand vous lirez mes poèmes
S'il vous plaît rappelez-vous:
Ce n'est pas moi qui les ai écrits!
De ce que je devais y mettre j'ai tué la moitié
J'ai tué un cri de douleur, un éclat de rire
J'ai tué un rêve, un souvenir
J'ai tué l'aile qui allait s'envoler.
Avant d'écrire j'ai tué la tempête au large,
Pour avoir la paix
Sur le rivage.

Et Nguyễn Tuân (1910-1987)

Pour traverser une rivière
Il faut un passeur
Pour traverser une vie
Combien de passeurs?

*Tuyêt-Nga Nguyễn, Bruxelles
printemps 2026*

LE JOUEUR DE FLÛTE

À longueur d'enfance, j'ai entendu les adultes me dire Lên núi học khôn, un adage qui peut se traduire par « Rien de tel que la montagne pour apprendre la sagesse », d'où je devais comprendre que cette vertu ne s'acquiert pas du jour au lendemain mais avec le temps, qu'elle est le fruit dont on a planté les graines au cours d'un éprouvant voyage, la longue et ardue ascension d'une montagne qu'entreprend le héros de notre conte, par exemple. À moins qu'il ne s'agisse d'un voyage intime.



Il est né avec une cuillère d'argent dans la bouche, il y a vingt ans. Après une enfance choyée, car il n'a ni frère ni sœur, et une scolarité réussie, car il est intelligent, il a décidé de jouir de la vie et passe son temps à s'amuser, à fréquenter les tavernes et à courir les filles.

Aujourd'hui, son père l'appelle auprès de lui.

– Depuis deux ans, tu n'as pas arrêté de faire la fête. Le moment est venu de penser à ton avenir. Ta mère et moi, nous nous en inquiétons, lui dit-il.

– Mon avenir est tout tracé : grâce à l'argent que j'hériterai de vous, je ne manquerai jamais de rien, sans même

devoir travailler. Ne vous en faites donc pas pour moi, rassure-t-il son père.

– La fortune va et vient, on ne sait jamais de quoi demain sera fait, réplique celui-ci, et que tu comptes sur ton héritage pour ne rien faire de tes dix doigts me désole. Tu vaux mieux que cela.

– Je vous demande pardon si je vous déplaît, Père, mais permettez-moi une question : quel mal y a-t-il à profiter de la vie quand on a la chance de pouvoir le faire ?

– Nous en reparlerons dans trois jours, fils.

Trois jours plus tard, son père lui dit :

– Je vais t’envoyer sur la montagne.

– Sur la montagne ? Mais pourquoi ? Il n’y a rien, là-haut ! s’écrie-t-il, atterré.

– Tu y apprendras la sagesse.

La sagesse, c’est le cadet de ses soucis. Quand on est riche, pas besoin d’être sage.

Il ouvre la bouche. Son père le devance :

– Ne dis plus rien. Ma décision est prise et elle est sans appel. Soit tu m’obéis, soit tu pars de la maison. Et autant que tu le saches : ta mère est d’accord avec moi.

Il réfléchit. Quitter la maison ? Jamais. Il aime le confort. Aucun travail, car il devra pourvoir lui-même à ses besoins, ne lui en offrira le tiers du quart de celui dont il bénéficie chez ses parents. Il ira là-haut passer un mois ou deux pour leur faire plaisir, ensuite il redescendra et reprendra sa belle vie. Après tout, il n’a que vingt ans.

– Combien de temps devrai-je rester sur la montagne ? s’enquiert-il, néanmoins.

– Aussi longtemps qu’il le faudra.

À l'expression de son père, ce ne sera pas un mois ou deux, mais un an. Bof, il n'en a que vingt.

– Qui va m'apprendre la sagesse ?

– Toi.

– Moi ?

– Oui. Tu prendras vingt livres avec toi. Nous en choisirons chacun dix. Quand tu les auras tous lus, tu redescendras.

Sa mine s'éclaire. Ce ne sera pas un an. Il lit vite.

– Tu partiras sans vivres, sauf pour la première journée, et on ne t'en apportera pas. La montagne est pleine de ressources pour qui sait s'y prendre, continue son père.

Ce sera quand même un an, se ravise-t-il, car, sauf à se laisser mourir de faim, il devra chasser et pêcher pour avoir à manger.

Deux mois ou un an...

– Je ferai ce que vous voudrez, Père.

– Bien.

Le lendemain matin, il dit au revoir à ses parents et quitte la maison, tirant derrière lui un traîneau. Il y a mis une veste chaude, un bonnet, une couverture (les nuits sont froides là-haut), une paire de sandales de rechange (la route est longue), une paire de ciseaux (il ne tient pas à redescendre hirsute), un couteau (on a toujours besoin d'un couteau), une hache (elle lui servira à la fois d'outil et d'arme, en cas de mauvaises rencontres), des provisions pour la journée que sa mère lui avait préparées (du riz au sésame, des gâteaux aux haricots et une pincée de thé), le tout placé dans une casserole (il en aura besoin pour faire sa popote là-haut, elle avait pensé à tout) et, emballés avec soin par son père, les livres. Heureusement, ceux choisis par son père ne sont pas des briques comme il

l'avait craint. Mais ils ne sont pas minces non plus, enfin, pas autant que les siens.

La journée est belle. Tout en avançant, il pense à son lit quitté à l'aube. D'habitude, il ne s'en extirpe pas avant midi. Quand on rentre tard, on ne peut pas se lever tôt. La veille, à cause de ses préparatifs, il n'est pas sorti faire la bringue. Il le sent dans sa tête. Elle est légère et non lourde, comme les autres matins. Il le sent dans son corps. Il est souple et non courbaturé, comme aux autres réveils. Ce bien-être nouveau le surprend agréablement. Et aux villageois qui n'en croient pas leurs yeux en le voyant debout de si bon matin et qui lui demandent où il va et pourquoi il tire son traîneau lui-même alors que les domestiques ne manquent pas chez lui, il répond joyeusement : «Je vais sur la montagne apprendre la sagesse et je reviendrai bientôt».



Il est debout à l'entrée de son village.

Plusieurs années ont passé depuis qu'il l'a quitté pour revenir bientôt. Combien exactement, personne ne saurait le dire, les estimations variant entre trois et cinq ans, voire six. Lui-même n'en sait rien. Sur la montagne, il n'y avait pas de calendrier ni de fêtes pour situer le temps. L'herbe était verte, puis jaunissait, puis disparaissait, puis réapparaissait, même chose avec les feuilles des arbres. Il faisait doux, puis chaud, puis froid, puis le cycle recommençait. Après avoir tenté, à son arrivée, de graver sur une pierre le passage des jours, il avait vite abandonné l'idée et, à la place, s'était confectionné une flûte à partir d'une belle tige de bambou découpée avec sa hache et taillée avec son couteau. La musique lui

serait plus utile que le comptage des saisons, s'était-il dit. Il redescendrait quand il aurait lu tous les livres, voilà tout, et cela ne saurait tarder. Pas une seconde il n'avait pensé à redescendre sans avoir tout lu et prétendre le contraire à ses parents, qui l'auraient cru, leur fils ne leur ayant jamais menti. Il était un fêtard, pas un tricheur.



Il commença la lecture avec les livres qu'il avait choisis. Adossé à un tronc d'arbre ou couché à flanc de montagne, il tournait les pages avec un réel plaisir. La lecture était son passe-temps favori quand il était adolescent. Plus tard, elle avait cédé le pas à ses sorties. Mais il la reprendrait, une fois redescendu, se promettait-il.

Ses livres lus, il passa à ceux de son père.

Il s'était attendu à des ouvrages de philosophie ou de leçons de vie écrits par des sages rasoirs et s'en était fait une raison. Le premier qu'il ouvrit était rempli de pages blanches. Il l'attribua à une distraction. Le deuxième était aussi rempli de pages blanches, et les huit autres également. Ce n'était pas une distraction, mais une intention. Laquelle? Pourquoi son père lui avait-il donné à lire des livres où il n'y avait rien à lire? Devait-il redescendre le lui demander ou rester sur sa montagne, mais alors, jusqu'à quand? Son père étant un homme droit, il se refusa à penser qu'il s'agissait d'un piège, ce mot revêtant pour lui une connotation trop négative. Non, c'était un message qu'il lui adressait. Mais lequel? Il se posait la question en soufflant dans sa flûte, et seul l'écho renvoyé par les vallées en contrebas lui répondait.

Ce devait être l'hiver, car les arbres étaient nus. Lorsque le printemps arriva, il cessa de s'interroger, choisit une belle plume de volatile parmi celles qui parsemaient la montagne, fabriqua de l'encre avec du charbon provenant des feux qu'il avait allumés pour se chauffer et cuisiner, et qu'il écrasa puis dilua dans l'eau du ruisseau, se servant de la sève comme d'un épaississant, et, trempant sa plume dans son encre, il se mit à écrire sur les pages blanches de son père. Pour que les lettres ne s'effacent pas, il les recouvrait d'une fine pellicule de blanc d'œuf de poule d'eau, à l'aide d'un pinceau fait à partir de leur duvet. Il ne se savait pas si ingénieux. Il en ressentait de la fierté. Et, assis sur le seuil de la cabane qu'il avait construite de ses propres mains, mangeant la nourriture qu'il s'était lui-même procurée, il se demandait si le « message » ne consistait pas à lui faire prendre conscience de ce dont il était capable, à part fréquenter les tavernes et courir les filles.

Le soleil se levait, se couchait, il écrivait. Sur le soleil qui se levait et se couchait, un spectacle dont il redécouvrait la beauté après deux ans d'une vie de noctambule. Sur la nature qui l'entourait, dont il appréciait la splendeur oubliée. Sur les étoiles que, du haut de sa montagne, il trouvait moins lointaines et avec lesquelles il conversait la nuit. Sur le vent qui chantait dans les branches et sur la pluie dont la musique le berçait dans son sommeil.

Le soleil se levait, se couchait. Il écrivait et était heureux. D'un bonheur profond et durable, au contraire de celui, artificiel et superficiel, qu'il tirait des ivresses d'un soir. Et assis sur le pas de sa cabane, il se disait que le but de ses parents en l'arrachant à une vie futile et oiseuse était de l'amener à percevoir la différence entre la joie et les plaisirs, le permanent et l'éphémère.